

Et si les Perses avaient conquis Carthage et l'Occident ?

Jérémy Bonner

▶ **To cite this version:**

Jérémy Bonner. Et si les Perses avaient conquis Carthage et l'Occident ? : Le rôle de rupture que confère Hérodote aux Phéniciens dans les choixgéopolitiques perses à la veille des Guerres médiques. Rupture(s) :Journée d'études des doctorants de l'École Doctorale Tesc, Doctorants de l'École doctorale TESC - Université Toulouse Jean Jaurès, Mar 2021, Toulouse, France. hal-03248144

HAL Id: hal-03248144

https://univ-tlse2.hal.science/hal-03248144

Submitted on 3 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Journée d'études des doctorants de l'École Doctorale Tesc, « Rupture(s) » - Université Toulouse - Jean Jaurès, Maison de la Recherche - 22 mars 2021

Et si les Perses avaient conquis Carthage et l'Occident ? Le rôle de rupture que confère Hérodote aux Phéniciens dans les choix géopolitiques perses à la veille des Guerres médiques

Jérémy Bonner

Résumé

L'événement, d'après Pierre Laborie, c'est le fait lui-même et la trace qu'il laisse dans l'histoire. Au cours de l'Antiquité grecque, les auteurs anciens ont déjà bien compris ce fait : Thucydide voit dans la guerre une succession d'événements qui marquent l'histoire. Elle est menée par des acteurs, Grecs, Perses, Phéniciens ou Romains qui possèdent en Méditerranée une certaine puissance au cours du premier millénaire av. J.-C.. Penser l'événement, c'est d'ailleurs le plus souvent l'associer à la guerre : une bataille navale ou bien le siège d'une cité. Dans ce cadre, il est fondamental pour comprendre le fonctionnement de la géopolitique méditerranéenne, tel qu'a pu le théoriser Yves Lacoste : Hérodote décrit à travers les Guerres médiques des rivalités de pouvoir et d'influence entre des puissances pour la domination d'un territoire. Enfin, l'événement joue parfois un rôle de rupture dans le cours de l'histoire : il s'agit de celui qui conduit à la guerre ou à la paix. Ainsi la bataille de Salamine conduit à une reconfiguration du rapport de force défavorable aux Perses, au profit des Grecs. Cependant, l'événement à l'origine d'une rupture n'est pas toujours une bataille, bien qu'il implique pourtant une importante reconfiguration géopolitique. Hérodote raconte qu'en 525 av. J.-C., les Perses, alors qu'ils venaient de mettre la main sur l'Égypte, avaient pour projet de continuer leur conquête en direction de Carthage et de l'Occident (III, 19). Qui les en empêche ? Leurs sujets et alliés phéniciens, une puissance maritime indispensable aux Perses, qui ont eux-mêmes fondé Carthage. Les Perses modifient alors leurs plans et décident d'affronter les Grecs. C'est ici l'histoire d'une rupture géopolitique fondamentale et méconnue, dont les auteurs seraient, d'après Hérodote, les Phéniciens. Et si les Perses avaient conquis Carthage et l'Occident ?

Introduction

Et si les Perses avaient conquis Carthage et l'Occident ? Sur le ton de l'uchronie, cette intervention s'inscrit résolument dans la journée d'étude consacrée à la ou aux « rupture(s) ». Je remercie d'ailleurs les

organisateurs pour cette journée et d'avoir accepté cette proposition. En faisant le choix de s'éloigner du sujet global de ma thèse pour s'intéresser à un point représentatif de la méthode employée, elle a pour but d'interroger à nouveaux frais un extrait de l'auteur, ethnologue et historien grec Hérodote et d'en tirer tous les éléments qui permettent de mettre en valeur un événement passé inaperçu, qui change pourtant le cours de l'histoire. Le passage en question, le chapitre 19 du troisième livre des *Histoires*, contient à lui seul une mine d'informations pour l'historien sur un événement important de l'histoire méditerranéenne et tout particulièrement, paradoxalement, pour l'histoire grecque. Il est légitime de parler d'un événement à l'origine d'une rupture géopolitique majeure.

En 525 (toutes les dates sont av. J.-C.), Cambyse, le tout puissant Roi des rois de la Perse, qui domine déjà l'ensemble de la Mésopotamie, l'Asie mineure, une partie du monde grec et la Phénicie, vient de mettre la main sur l'Égypte. Hérodote raconte alors que le Roi projette d'attaquer Carthage et donc de poser le pied en Occident. Qu'est-ce qui l'en empêche ? Leurs sujets et alliés phéniciens, qui ont eux-mêmes fondé Carthage et qui sont une puissance maritime indispensable aux Perses. Ces derniers, après la mort de Cambyse, modifient alors leurs plans et décident finalement de se tourner vers l'Europe. Son successeur Darius mène à la charnière du V^e^ siècle des expéditions en Thrace et en Scythie avant de se heurter aux Grecs lors des Guerres médiques. C'est donc ici l'histoire d'un « événement » inhabituel, d'une rupture géopolitique fondamentale et méconnue, dont les auteurs seraient, d'après Hérodote, les Phéniciens.

Quel est le rôle des Phéniciens dans les choix géopolitiques perses à la veille des Guerres Médiques ? Il paraît nécessaire de replacer l'événement dans un cadre historiographique clair et de comprendre quels choix épistémologiques président à cette analyse du récit d'un grec. Cet événement trouve d'ailleurs sa place dans un contexte géopolitique global de la fin du VI^e^ siècle où les peuples et les territoires sont tout autant d'enjeux pour les Perses et où les acteurs en présence jouent un rôle important, même après leur soumission à l'empire perse. Les Phéniciens sont l'un de ces peuples et acteurs, et à travers une autre forme de puissance, ils parviennent à devenir des acteurs géopolitiques majeurs, à l'origine d'une rupture historique.

1. Événement et géopolitique : le miroir grec

Qu'est-ce qu'un événement ? François Dosse fait ainsi l'exégèse d'un mot utilisé depuis le XV^e^ siècle[1] : il provient du latin *evenire* qui signifie « sortir », « se produire », tout en venant d'*eventum* et *eventus*, qui désignent, affirme-t-il, « un phénomène en tant qu'il fait rupture et revêt une connotation heureuse ». Le mot évolue peu à peu pour laisser place à l'idée de : « ce qui s'est passé, de nature exceptionnelle et qui vient rompre une routine ». Comme il le dit lui-même, le temps où Fernand Braudel fustigeait « l'écume événementielle » et l'école méthodique du XIX^e^ siècle au profit du temps long théorisé

[1] DOSSE 2010.

par l'école des Annales est loin désormais[2]. L'événement en histoire fait son retour en force dès les années 1970, au point que Pierre Nora parle du « retour de l'événement »[3]. Il discerne d'ailleurs dans l'affaire Dreyfus le premier événement au sens moderne, car il doit tout à la presse. L'événement, c'est donc aussi la trace que les hommes gardent de cet événement, comme le remarque Pierre Laborie dans un entretien[4] au sujet de son livre *Penser l'événement : 1940-1945*[5]. C'est ce qu'avait fait Georges Duby, en 1973, confronté à l'exigence de raconter le dimanche de Bouvines[6]. Il ne se contente pas de décrire la journée de combat, mais déplace le regard du lecteur sur le sens de l'événement et ses métamorphoses dans une mémoire collective qui a magnifié l'événement ou l'a parfois fait tomber dans l'oubli. Finalement il met en avant le « destin d'un souvenir au sein d'un ensemble mouvant de représentations mentales ». La trace de cet événement fait qu'il devient « supra-significatif » ou « sursignifiant » comme l'explique enfin Paul Ricœur[7]. C'est donc bien en cela que l'événement marque parfois une rupture, un fait exceptionnel qui vient rompre le cours du temps.

Au cours de l'Antiquité grecque, les auteurs anciens ont déjà bien compris ce fait : Thucydide voit dans la guerre une succession d'événements qui marquent l'histoire. Penser l'événement, c'est d'ailleurs le plus souvent l'associer à la guerre : une bataille navale ou bien le siège d'une cité. Ces guerres, comme la guerre de Troie, les guerres médiques ou la guerre du Péloponnèse, sont décelables d'ailleurs uniquement à travers l'indice qu'elles laissent dans le présent. Comme l'explique François Hartog, c'est l'écriture du présent, qui seule permet à l'auteur d'exercer son *autopsie*, chère aux historiens de l'antiquité[8]. Le passé lui-même, complète Pascal Payen, n'est pas séparé du présent tant qu'il apporte une série d'indices[9]. Pour Hérodote également, chaque événement trouve sa cause à travers un récit étiologique cohérent qui s'appuie sur les témoignages et/ou les mythes, tout autant d'indices pour expliquer le présent :

> Hérodote d'Halicarnasse présente ici les résultats de son enquête, afin que ne tombent pas dans l'oubli les actions des hommes, que les grandes et admirables actions réalisées par les Grecs ou par les barbares ne restent pas sans gloire, mais également pour quelle raison ils se firent la guerre.[10]

Il est à la fois dans la recherche d'une file d'événements qui ne doivent pas être oubliés, des *erga*, des actions, mais également de l'événement qui en est la cause, *aitiè*. L'événement raconté par Hérodote joue

[2] BRAUDEL 1949.

[3] NORA 2011.

[4] GOETSCHEL, GRANGER 2011.

[5] LABORIE 2019.

[6] DUBY 1985.

[7] RICŒUR 2003. Il reprend aussi la phrase de Pierre Nora, dans un article paru en 2000 : RICŒUR 1992.

[8] HARTOG 2006.

[9] PAYEN 2006, p. 153.

[10] HDT. I, 1 : Ἡροδότου Ἁλικαρνησσέος ἱστορίης ἀπόδεξις ἥδε, ὡς μήτε τὰ γενόμενα ἐξ ἀνθρώπων τῷ χρόνῳ ἐξίτηλα γένηται, μήτε ἔργα μεγάλα τε καὶ θωμαστά, τὰ μὲν Ἕλλησι τὰ δὲ βαρβάροισι ἀποδεχθέντα, ἀκλεᾶ γένηται, τά τε ἄλλα καὶ δι᾽ ἣν αἰτίην ἐπολέμησαν ἀλλήλοισι.

donc un rôle essentiel, un rôle d'explication, aux yeux des grecs. Hérodote est ainsi le miroir parfait pour penser la géopolitique méditerranéenne de ce siècle. La proposition est donc de se placer du côté des représentations qu'ont les Grecs du monde : de passer de l'autre côté du miroir.

Quels sont enfin les enjeux des guerres qu'il décrit ? Des territoires principalement, comme le soulève le roi des Éthiopiens face aux ambassadeurs envoyés par Cambyse[11]. Il y a donc bien un affrontement géopolitique, au sens que lui donne Yves Lacoste : « des rivalités de pouvoir sur un territoire donné »[12]. Et la géopolitique ne se passe pas des représentations qu'ont les acteurs en lice de ce territoire, d'après Yves Lacoste. Ces acteurs qui mènent la guerre, Grecs, Perses, Phéniciens ou Égyptiens possèdent en effet en Méditerranée une certaine puissance, un certain pouvoir au cours du premier millénaire av. J.-C[13]. Cela doit donc conduire à s'interroger sur le contexte géopolitique de la fin du VI^{e} siècle. Quelle sont ces territoires que se disputent ces acteurs chez Hérodote ?

2. Le contexte géopolitique de la fin du VI^{e} siècle

À la fin du VI^{e} siècle, la mer Méditerranée est partagée entre deux grandes sphères d'influence principales. D'une part, il s'agit des Grecs, qui occupent la majeure partie du nord de la Méditerranée, de la Sicile, jusqu'à la mer noire, en passant par la Grèce dite égéenne. La seule exception géographique concerne la Cyrénaïque. Comme l'explique Jean Bérard[14], cette influence est le fruit d'un processus de fondations commencé à partir du VIII^{e} siècle. Les Grecs habitent alors de nombreuses cités organisées autour d'un noyau urbain et d'un territoire adjacent. À la fin de ce siècle, cette zone d'influence n'a rien d'unie politiquement, bien que de nombreux liens culturels et des solidarités existent entre ce qu'Irad Malkin appelle un « réseau de cités grecques » qui forme un « tout petit monde »[15].

En miroir, le sud de la Méditerranée est sous l'influence du monde phénicien, qui s'étend du territoire éponyme, sur les côtes du Liban, jusqu'à l'extrême occident, en passant par la Sicile et surtout Carthage et les côtes libyennes. En conservant le regard grec sur ce monde phénicien, il paraît en tout point similaire au leur : un réseau de cités, organisées de manière assez similaire et liées par des solidarités. Cependant, leur emprise paraît au fondement davantage commerciale, aux yeux des Grecs, et leur influence commerciale recule d'ailleurs au nord de la Méditerranée. Ces deux mondes s'appuient évidemment sur une

[11] HDT. III, 21 : « Qu'il sache grès aux dieux de ne pas mettre dans l'esprit des fils des Éthiopiens l'idée d'ajouter à leur propre pays la possession d'un autre territoire » : μέχρι δὲ τούτου θεοῖσι εἰδέναι χάριν, οἳ οὐκ ἐπὶ νόον τρέπουσι Αἰθιόπων παισὶ γῆν ἄλλην προσκτᾶσθαι τῇ ἑωυτῶν. Toutes les traductions sont issues de l'édition de la CUF (Collection Universitaire de France) : LEGRAND 2003.

[12] LACOSTE 2018.

[13] Pour les Phéniciens, voir principalement : BONDÌ 1990, MAVROGIANNIS 2004 et pour un aspect plus culturel : HÜTWOHL 2020.

[14] BÉRARD 1960.

[15] MALKIN 2011.

certaine puissance, sans doute éclatée, mais réelle, fondée sur le monde maritime, notamment en ce qui concerne les Phéniciens.

Deux autres zones d'influence sont encore présentes, mais en perte de vitesse. Il s'agit d'une part des Étrusques, qui s'appuient sur une région centrée sur la mer Tyrrhénienne et qui perd la main sur Rome à partir de 509 ; d'autre part, de l'Égypte, qui connaît sa dernière dynastie autochtone sous le règne d'Amasis (571-526). Son fils Psamménite (526-525) vient tout juste d'accéder au trône.

Le nouvel acteur majeur, apparu depuis peu et à la surprise de tous est l'empire perse achéménide. Ce dernier, guidé par Cyrus II (550-529), s'empare des reliques de l'ancien empire assyrien et s'étend sur toute la Mésopotamie, en direction d'une part, de l'Inde, d'autre part, de la Syrie et de l'Asie mineure, en subjuguant la Lydie de Crésus en 547. Il étend son influence également sur les cités grecques d'Ionie et d'Éolide, sur les côtes d'Asie mineure. Cambyse (529-522) succède à Cyrus II en 529. Il décide alors de s'attaquer à l'Égypte. Quel peut être son intérêt ? Hérodote ne donne souvent que les prétextes saisis par les monarques perses pour s'emparer de ces nouveaux territoires ou bien met en scène des récits étiologiques édifiants. Le pays semble en tout cas être une proie facile et apporter de nombreuses ressources intéressantes. Cambyse, accompagné de nombreux peuples asservis, dont des Grecs, gagne la bataille face aux Égyptiens de Psamménite et s'empare de la capitale Memphis. Immédiatement, les Libyens et les Cyrénéens se soumettent également à lui.

Hérodote raconte alors que Cambyse projette désormais une triple expédition. La première contre les Carthaginois, la deuxième contre les Ammoniens, la troisième contre les Éthiopiens[16]. Son but est donc de s'emparer de l'Afrique entière et sans doute de perpétuer cette progression logique entamée par la conquête de l'Égypte. L'échec en Éthiopie comme face aux Ammoniens relève d'éléments naturels propices aux peuples attaqués[17], comme le raconte Hérodote. En revanche, l'événement qui fait échouer la première expédition n'est pas si spectaculaire. Il ne s'agit cette fois-ci ni d'une bataille, ni de l'enlèvement d'une princesse, mais du simple refus des Phéniciens. Comment parviennent-ils alors à devenir les acteurs géopolitiques majeurs de la rupture aux yeux d'Hérodote ?

---

[16] HDT. III, 17 : « Après cela, Cambyse projeta une triple expédition : contre les Carthaginois, contre les Ammoniens, contre les Éthiopiens Longue-Vie, qui habitent en Libye sur les bords de la mer du Sud. » : μετὰ δὲ ταῦτα ὁ Καμβύσης ἐβουλεύσατο τριφασίας στρατηίας, ἐπί τε Καρχηδονίους καὶ ἐπὶ Ἀμμωνίους καὶ ἐπὶ τοὺς μακροβίους Αἰθίοπας, οἰκημένους δὲ Λιβύης ἐπὶ τῇ νοτίῃ θαλάσσῃ.

[17] HDT. III, 25-26 : « Les Perses, tant qu'ils purent tirer quelque chose de la terre, se maintinrent en vie en se nourrissant d'herbe ; mais quand ils furent arrivés dans les sables, [...] Cambyse renonça à son expédition contre les Éthiopiens et revint sur ses pas. [...] Quant aux Perses qui avaient été détachés pour marcher contre les Ammoniens [...], un vent du sud violent et soudain aurait soufflé sur eux tandis qu'ils prenaient leur repas, apportant des monceaux de sable qui les ensevelirent. » : οἱ δὲ στρατιῶται ἕως μέν τι εἶχον ἐκ τῆς γῆς λαμβάνειν, ποιηφαγέοντες διέζωον, ἐπεὶ δὲ ἐς τὴν ψάμμον ἀπίκοντο [...] δείσας τὴν ἀλληλοφαγίην, ἀπεὶς τὸν ἐπ᾽ Αἰθίοπας στόλον ὀπίσω ἐπορεύετο [...]ὁ μὲν ἐπ᾽ Αἰθίοπας στόλος οὕτω ἔπρηξε: [...]ἄριστον αἱρεομένοισι αὐτοῖσι ἐπιπνεῦσαι νότον μέγαν τε καὶ ἐξαίσιον, φορέοντα δὲ θῖνας τῆς ψάμμου καταχῶσαι σφέας, καὶ τρόπῳ τοιούτῳ ἀφανισθῆναι.

3. Les Phéniciens, acteurs géopolitiques majeurs de la rupture aux yeux d'Hérodote

Que sont devenues les cités phéniciennes, directement au contact des Perses ? Jusque là Hérodote ne l'a pas précisé en réalité, bien qu'il les mentionne dans la flotte de Cambyse. Il faut en réalité attendre le fameux chapitre 19 du livre III de ses *Histoires*. Que dit Hérodote dans cet extrait ?

> Cambyse ordonna à l'armée navale de faire voile contre Carthage. Mais les Phéniciens refusèrent d'obéir ; ils étaient, disaient-ils, liés par de grands serments, et agiraient d'une façon impie s'ils partaient en guerre contre leurs propres enfants. Dès lors que les Phéniciens ne voulaient pas combattre, les autres n'étaient pas en force. Ainsi les Carthaginois échappèrent à l'asservissement par les Perses ; Cambyse, en effet, ne crut pas juste de faire violence aux Phéniciens, parce qu'ils s'étaient d'eux-mêmes donnés aux Perses, et que d'eux dépendait toute la force de l'armée navale.[18]

Rien ne prédestinait donc les Phéniciens à jouer un rôle géopolitique si fondamental en Méditerranée puisqu'ils se soumettent aussi aux Perses et font une croix sur une politique étrangère autonome. Pourtant, il s'agit d'un point fondamental, car comme il est précisé à plusieurs reprises, cela permet aux Perses d'accéder à la mer et d'envisager des conquêtes méditerranéennes. Ainsi, les Phéniciens conservent, voire développent encore plus une puissance maritime sous le joug des Perses. Face à la mer d'une part et aux déserts de l'autre, l'empire perse n'a guère le choix s'il veut continuer à s'étendre : une flotte est nécessaire. Les Phéniciens la lui fournissent. C'est cet atout principal qui permet en premier lieu la conquête de l'Égypte.

Quel peut être ensuite l'intérêt de cette soumission pour les Phéniciens ? En fait, ces derniers partagent sans doute une communauté d'intérêt avec les Perses, car Hérodote n'en précise jamais la cause : il n'y a pas de récit étiologique, cette fois-ci. En effet, pour lui, il n'y a pas d'événement : leur intégration volontaire est une évidence aux yeux des Grecs. Leurs intérêts sont sans doute stratégiques et commerciaux : les Phéniciens se désintéressent du continent asiatique en tant que territoire, car les Perses leur assurent ainsi une certaine protection. D'autre part, en échange de leur flotte, les Phéniciens peuvent continuer leur commerce et affirmer leur présence en Méditerranée, sans doute au détriment des Grecs. Par la suite d'ailleurs, leurs navires sont considérés par Hérodote comme faisant totalement partie de l'empire perse[19], ce

---

[18] HDT. III, 19 : Καμβύση δὲ ὡς ἔδοξε πέμπειν τοὺς κατασκόπους, αὐτίκα μετεπέμπετο ἐξ Ἐλεφαντίνης πόλιος τῶν Ἰχθυοφάγων ἀνδρῶν τοὺς ἐπισταμένους τὴν Αἰθιοπίδα γλῶσσαν. [2] ἐν ᾧ δὲ τούτους μετήισαν, ἐν τούτῳ ἐκέλευε ἐπὶ τὴν Καρχηδόνα πλέειν τὸν ναυτικὸν στρατόν. Φοίνικες δὲ οὐκ ἔφασαν ποιήσειν ταῦτα: ὁρκίοισι γὰρ μεγάλοισι ἐνδεδέσθαι, καὶ οὐκ ἂν ποιέειν ὅσια ἐπὶ τοὺς παῖδας τοὺς ἑωυτῶν στρατευόμενοι. Φοινίκων δὲ οὐ βουλομένων οἱ λοιποὶ οὐκ ἀξιόμαχοι ἐγίνοντο. [3] Καρχηδόνιοι μέν νυν οὕτω δουλοσύνην διέφυγον πρὸς Περσέων: Καμβύσης γὰρ βίην οὐκ ἐδικαίου προσφέρειν Φοίνιξι, ὅτι σφέας τε αὐτοὺς ἐδεδώκεσαν Πέρσῃσι καὶ πᾶς ἐκ Φοινίκων ἤρτητο ὁ ναυτικὸς στρατός.

[19] HDT. III, 136 : « Ils [deux Grecs au service de Darius] descendirent en Phénicie, dans la cité phénicienne de Sidon ; là, sans tarder, ils équipèrent deux trières » : καταβάντες δὲ οὗτοι ἐς Φοινίκην καὶ Φοινίκης ἐς Σιδῶνα πόλιν αὐτίκα μὲν τριήρεας δύο ἐπλήρωσαν.

qui entérine définitivement cette intégration aux yeux des Grecs. Le passage étudié prouve deux autres points importants : il n'y a pas d'union politique du monde Phénicien, puisque Carthage n'est pas soumise aux Perses et désormais, les Phéniciens d'orient et d'occident connaitront des destins séparés. En revanche, il y a au moins le maintien de l'union culturelle entre les Phéniciens qu'un grec peut comprendre et saisir, comme le montre l'usage de « serments », en tout point similaires à ceux passés entre les métropoles grecques et leurs fondations.

Cependant, cet extrait le démontre, cette soumission ne signifie pas qu'ils ne peuvent pas faire preuve d'*agency*, pour reprendre un terme sociologique courant aujourd'hui : c'est-à-dire d'une certaine capacité d'action. En effet, ils refusent d'attaquer Carthage. Deux raisons à cela : il existe, d'une part, de réels liens de solidarité et ils persisteront d'ailleurs jusqu'au bout, notamment lors du siège de Tyr en 327 et même peu avant la destruction de Carthage en 146, comme le prouvent les récits de Diodore de Sicile[20] et de Polybe[21] qui les racontent. D'autre part, c'est au sud de la Méditerranée et en Occident que se trouvent la plupart des comptoirs et des intérêts commerciaux phéniciens. Ces derniers étant les seuls à maîtriser réellement la voie navale pour accéder à la cité, et surtout étant la puissance maritime majeure, Cambyse accepte de ne pas leur forcer la main. Cette raison, presque une anecdote aujourd'hui, détourne alors l'empire perse du chemin africain jusqu'à l'Occident, comme l'affirme Hérodote. Ce dernier n'y voit pas à l'époque une anecdote, comme il le montre : Carthage échappe à l'asservissement par les Perses et avec elle le monde phénicien occidental. Il s'agit d'un événement géopolitique majeur, sans heurt et sans maux. La rupture géopolitique est alors consommée. Après l'échec des expéditions africaines, la voie d'expansion encore possible reste donc géopolitiquement l'Europe et la Grèce. C'est celle que choisit Darius, à son avènement en 521, après la mort de Cambyse. Dans le récit étiologique d'Hérodote, ce dernier avait d'ailleurs été pris de folie[22], ce qui vient sanctionner les mauvais choix géopolitiques perses.

Dans le processus historique, les Phéniciens jouent donc un rôle non négligeable dans le déclenchement des Guerres médiques au début du V^{e} siècle : ils détournent l'empire perse du sud de la Méditerranée, là où les Phéniciens ont le plus à perdre - tant leurs comptoirs et autres cités sont nombreux - pour le nord, là où justement les Phéniciens ont jusque-là le plus perdu en influence ! Ils contribuent par ce biais au déclenchement du futur conflit avec les Grecs.

[20] D. S. XVII, 41, 1-2.

[21] PLB. XXXI, 20, 10-13 ; 21, 1 & 22, 9-13.

[22] HDT. III, 30 : « Aussitôt après, disent les Égyptiens, Cambyse fut pris de folie, lui qui déjà auparavant n'avait pas de bon sens. » : Καμβύσης δέ, ὡς λέγουσι Αἰγύπτιοι, αὐτίκα διὰ τοῦτο τὸ ἀδίκημα ἐμάνη, ἐὼν οὐδὲ πρότερον φρενήρης.

Conclusion

Pour conclure, en choisissant de refuser d'attaquer leur fondation Carthage, les Phéniciens jouent un rôle de rupture dans les choix géopolitiques perses à la veille des Guerres Médiques, dans les représentations grecques. Cet événement géopolitique est donc « sursignifiant » et installe une rupture. Hérodote ne s'arrête d'ailleurs pas là, car il attribue aux Phéniciens la responsabilité directe des guerres médiques, sous prétexte qu'ils ont enlevé la princesse argienne Io, cet événement premier causant le cycle des vengeances entre Grecs et barbares et à terme un conflit plus large. Derrière ces multiples récits étiologiques se cachent en réalité de véritables enjeux géopolitiques dans lesquels les Phéniciens prennent toute leur part. Acteurs majeurs de la rupture, ils sont d'ailleurs les acteurs principaux de la flotte perse lors des deux guerres médiques, scellant pour des décennies cette alliance de raison avec les Perses.

Bibliographie

BÉRARD 1960 : Jean BÉRARD, *L'expansion et la colonisation grecques jusqu'aux guerres médiques*, Paris, 1960 (Collection historique).

BONDÌ 1990 : Sandro Filippo BONDÌ, « I Fenici in Erodoto », dans Giuseppe NENCI, Olivier REVERDIN (éd.), *Hérodote et les peuples non grecs : neuf exposés suivis de discussions*, Vandœuvres-Genève, 1990 (Entretiens sur l'Antiquité Classique, 35), p. 255‑300.

BRAUDEL 1949 : Fernand BRAUDEL, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Malakoff, 1949.

DOSSE 2010 : François DOSSE, *Renaissance de l'événement: Un défi pour l'historien : entre sphinx et phénix*, Première édition, Paris, 2010.

DUBY 1985 : Georges DUBY, *Le Dimanche de Bouvines, 27 juillet 1214*, Paris, 1985.

GOETSCHEL, GRANGER 2011 : Pascale GOETSCHEL, Christophe GRANGER (éd.), « « L'événement, c'est ce qui advient à ce qui est advenu... » », *Soc. Represent.*, n° 32, 2, p. 167‑181.

HARTOG 2006 : François HARTOG, *Évidence de l'histoire: Ce que voient les historiens*, Paris, 2006.

HÜTWOHL 2020 : Dannu J. HÜTWOHL, « Herodotus' Phoenicians: Mediators of Cultural Exchange in the Mediterranean », *Riv. Studi Fenici*, 48, p. 107‑120.

LABORIE 2019 : Pierre LABORIE, *Penser l'événement : 1940-1945*, Paris, 2019 (Collection Folio Histoire 285).

LACOSTE 2018 : Yves LACOSTE, « Radio Diploweb. Entretien avec Yves Lacoste : Qu'est-ce que la géopolitique ? », *Diploweb*.

LEGRAND 2003 : Philippe-Ernest LEGRAND (éd.), *Histoires. Tome III, Livre III : Thalie - Hérodote*, Paris, 2003.

MALKIN 2011 : Irad MALKIN, *A Small Greek World : Networks in the Ancient Mediterranean*, Oxford New York Aukland [etc.], 2011 (Greeks overseas).

MAVROGIANNIS 2004 : Theodoros MAVROGIANNIS, « Herodotus and the Phoenicians », dans Vasso KARAGEORGHIS, I. TAIFACOS (éd.), *The World of Herodotus, Nicosia, September 18-21, 2003*, Nicosia, 2004, p. 53‑71.

NORA 2011 : Pierre NORA, « Le retour de l'événement », dans *Faire de l'histoire: Nouveaux problèmes, nouvelles approches, nouveaux objets*, Paris, 2011.

PAYEN 2006 : Pascal PAYEN, « Préhistoire de l'humanité et temps de la cité : l'« Archéologie » de Thucydide », *Anabases Tradit. Récept. L'Antiquité*, 3, p. 137‑154.

RICŒUR 1992 : Paul RICŒUR, « Le retour de l'Événement », *Mélanges L'École Fr. Rome*, 104, 1, p. 29‑35.

RICŒUR 2003 : Paul RICŒUR, *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, Paris, 2003.